

Jan Grue

Ma vie ressemble à la vôtre

Traduit du norvégien par Marina Heide

Récit



De temps en temps, je tombe sur des gens qui me connaissaient dans mon enfance, mais qui ne s'attendaient pas à me voir un jour adulte. En général, la politesse les pousse à cacher leur surprise. Il faut un blanc dans la conversation, un vide, pour qu'ils disent tout haut le fond de leur pensée : *tu es toujours en vie?*

Au collège, ma prof de philo m'avait raconté une histoire. Quand son mari était mort, elle s'était coupé les cheveux. Puis, elle s'était glissée dans la baignoire, à la manière d'un rite de purification. Elle aimait les rituels, et pendant ses cours, elle inspirait un sérieux que j'appréciais du haut de mes quatorze ans, sérieux comme je l'étais moi-même à l'époque. Je voulais apprendre le plus possible, comme si le temps m'était compté.

Cette prof m'a enseigné le mot « liminalité », la phase la plus délicate de tout rituel de transition, quand on se trouve entre deux univers. Comme lorsqu'un enfant n'en est plus un, sans avoir encore atteint l'âge adulte, ou qu'un mourant a quitté le monde des vivants sans encore appartenir au passé. Au cours de cette étape, tout peut

mal tourner, mais c'est aussi à ce moment-là que les transformations s'opèrent. Que l'on voit le jour. Sans elles, le monde n'avance pas.

Après le collège, je suis allé au lycée, puis à l'université. Un jour, à une conférence, j'ai croisé mon ancienne prof. Elle avait repris ses études, écrit un mémoire de master sur la mythologie nordique, sur les géants – les Jotuns – et les forces obscures qui menacent les hommes. Moi, j'étais doctorant en linguistique. Je travaillais depuis peu sur la rhétorique, sur la manière dont le langage était capable de changer la réalité. Elle, elle s'intéressait à l'histoire des mentalités, aux modes de pensée qui nous échappaient de nos jours. D'une certaine façon, nos vies se rejoignaient.

Que je fasse un doctorat ne l'a pas étonnée. Mon lycée était à dix minutes de marche de la bibliothèque universitaire. À l'époque, ma mère me prêtait sa carte pour que je puisse emprunter des livres sur le chamanisme chez les peuples autochtones de Sibérie. Je m'étais familiarisé avec la recherche dès ces années-là, ce qui s'entendait à ma manière de parler et façonnait l'image que je renvoyais. Ce travail me donnait la promesse d'un avenir tout tracé, comme la première phrase d'un livre peut suggérer la suite de l'ouvrage.

En revanche, elle a été surprise de constater comme j'avais « bonne allure ». L'autre aspect de mon avenir, non pas mon esprit, mais mon corps.

Cette expression me laisse perplexe. *Comme tu as bonne allure!* C'est le cas, non? Je veille à bien m'habiller. Pendant des années, je me suis appliqué à tout apprendre de la mode, à tout savoir des coupes et du style, et à dix-huit ans, je me suis fait confectionner un manteau sur

mesure. J'aime les vestes avec des boutons aux poignets et les chemises Oxford avec un col qui tombe bien.

Mais je sais que ce n'était pas ce qu'elle voulait dire.

*

Ce qui est sous-entendu, la surprise de me voir en vie, ne remonte que plus tard à la surface. Comme en témoigne cette écrivaine avec qui j'étais au lycée. Dix ans après, nous nous sommes retrouvés dans la salle mauresque de l'hôtel Bristol à Oslo. Le regard doux et la voix empreinte d'un mélange de réticence et de mélancolie, elle m'a dit qu'à l'époque, tout le monde savait que je ne vivrais pas longtemps.

Tout le monde le savait? *Moi*, je ne le savais pas. Dans la mesure où je ne leur avais pas soufflé cette idée, d'où leur venait-elle? Elle l'ignorait. C'était une idée comme ça. Une ombre sortie de nulle part, le seul élément substantiel de tout ça étant mon corps. J'étais souvent en fauteuil, à l'époque, mais je pouvais aussi traverser la cour du lycée à pied. À la récré, en cercle avec les autres, je discutais de nos profs, de Joyce, c'était ce genre d'école, et je pensais être un élève comme tous les autres. Je ne pensais pas dégager quoi que ce soit de tragique.

Au fond, je le savais. Je n'avais simplement pas les mots pour l'exprimer. Aujourd'hui, j'essaie de les trouver.

Mon parcours, d'autres auraient pu l'emprunter. J'habite dans la ville qui m'a vu grandir. Je suis diplômé de l'université, fils de deux diplômés de l'université. Ma vie ressemble à la vôtre. Je suis marié, j'ai un enfant, ma femme s'appelle Ida, et elle est écrivaine. Mon fils a mes

yeux, les yeux de ma mère, et ses traits m'évoquent les photos d'enfance de mon père. Voici les fils qui tissent mon existence. En voici la trame.

Quand je me retrouve face à quelqu'un qui se souvient de mes jeunes années, il y a comme une brèche, une rupture. Le tableau se fissure. L'espace d'un instant, ma vie se trouve supplantée par ce qui aurait pu se passer, une ombre passe et des images familières apparaissent, le spectre de mon avenir vu de mon enfance.

Le moment où l'on me reconnaît est suivi de cet éternel compliment – *Comme tu as bonne allure!* – et c'est ce *comme*, un petit mot introduisant une formule de politesse, qui résume tout le problème, ce qui aurait pu arriver.

Ça va mieux?

Non, je suis plus ou moins dans le même état qu'avant, plus ou moins le même que celui que j'étais à l'époque. J'ai toujours mon fauteuil, je marche un peu, je me maintiens.

Mais tu as l'air d'aller mieux, non?

La mémoire nous joue des tours, et pour ce faire, elle s'allie volontiers à nos attentes. Le passé n'est pas ce qui est arrivé à l'époque, mais ce dont nous parlons aujourd'hui.

Tu n'étais pas censé être mort?

J'ai dépassé brillamment les attentes des uns et des autres sans autre allié que mon corps, cet organisme qui vit sa vie, selon ses conditions propres. Il ignore le diagnostic qu'on a posé sur lui, le pronostic établi, et c'est tant mieux.

Parfois, il vaut mieux ne pas connaître les probabilités.

Me voilà à l'âge adulte. Me voilà dans mon rôle de père. Et voilà mon fils. Il a hérité de mes yeux, mais pas

de mon syndrome. De bien des manières, il est lui aussi le résultat de ce qui n'est pas arrivé.

*

Un voyage dans l'inconnu ; nous ignorons où nous allons.

Nous voguons à bord d'un navire qui prend l'eau, tels des animaux en voie de disparition.

Des rêves de Byzance plein la tête, nous écopons autant que nous le pouvons et continuons de naviguer ensemble.

Nous sommes des argonautes, des cosmonautes, des aventuriers, des explorateurs. Nous faisons un voyage.

*

À la fin du lycée, à l'approche de la vingtaine, je vivais à travers le cinéma.

Hiver comme été, j'allais à la cinémathèque de la rue Dronningens gate. Un dimanche par mois, c'était soirée « ciné surprise » : personne ne savait quel film serait projeté avant le début de la séance, et je faisais la queue avec des amis pour y assister. Le matin, pendant les projections pour la presse, je me mettais seul dans mon coin dans une salle à moitié vide.

J'ai sillonné l'histoire du cinéma depuis les films muets. Je voulais connaître les plus grands réalisateurs, savoir ce qui avait marqué le septième art.

À un moment, j'en suis venu à Wim Wenders. Dans *Les Ailes du désir*, Bruno Ganz joue le rôle d'un ange qui parcourt Berlin (avec son catogan et son vieux manteau

sombre). Personne ne le voit, mais il observe et écoute son entourage. Il est là, capable de poser sa main invisible sur une épaule. Le scénario a été écrit par Peter Handke, je l'ignorais à l'époque. De même que je n'avais pas remarqué qu'un personnage s'appelait *Homère*, un vieil homme aveugle.

En revanche, j'avais bien compris que l'ange devenait humain. Il tombe amoureux, mais c'est à la fois plus simple et plus compliqué que ça en a l'air. Il renonce à la vie éternelle pour embrasser l'instant. Les Grecs avaient deux mots pour désigner le temps : *chronos*, le temps cosmique, et *kairos*, l'instant présent. Nous vivons dans le *kairos*, et c'est là que l'ange chute. Il veut connaître tout ce qui est là, qui est *ici*, les sons, les odeurs et les goûts. Une tasse de café, une cigarette (tout ça colle avec le catogan et le vieux manteau : les anges qui sont piégés dans les films le sont aussi dans le temps.)

L'ange prie et ses prières sont entendues : il devient un être humain. Dès lors, il est mortel. C'était vrai, je le savais.

*

Ida et moi sommes en Californie, nous allons bientôt partir pour Hawaï. Nous sommes déjà à l'extrémité ouest du monde, mais nous nous apprêtons à aller encore plus loin. Il faut cinq heures d'avion pour atteindre au milieu de l'océan Pacifique cet archipel éloigné de tout. Nous atterrirons le soir, et des gratte-ciel et des rues pleines de voitures nous ne verrons que des lumières entre de grandes zones sombres, les volcans éteints.

Nous avons du temps ensemble, en Californie. Je parcours des ouvrages sur les lieux que nous visitons et où nous prévoyons de nous rendre. Je raconte à Ida ce que j'en lis, nous nous racontons mutuellement nos lectures. Chacun souhaite non seulement savoir ce qu'en pense l'autre, mais s'entendre soi-même résumer les choses. Chaque nouvelle lecture est une exploration, et en reformulant le contenu, nous avons l'impression de prendre du recul, de prendre possession d'un nouveau territoire.

Jamais nous ne vivrons ici, nous en avons bien conscience. Nous sommes à San Francisco pour un mois à peine, nos billets de retour bien au chaud dans nos boîtes e-mail. Hawaï est un luxe que nous nous offrons avant de rentrer. Un geste que je fais à l'occasion de notre premier long voyage ensemble. Je garde néanmoins nos billets de retour imprimés dans mon sac parce que j'aime le sentiment de sécurité que ça me procure.

Si notre périple se déroule dans un cadre sûr, à notre retour, nous devons prendre une décision. Nous nous trouvons à une sorte de tournant, six mois après le début de notre histoire. Nous passons plus de nuits ensemble que séparés, et Ida laisse de plus en plus d'affaires chez moi. Nous sommes sur le point d'être liés l'un à l'autre. Si nous n'emménageons pas ensemble en rentrant, nous serons forcés de continuer chacun de notre côté, il sera impossible de revenir en arrière. Nous avons le choix. Rien ne nous oblige. Nous sommes libres de nos actes.

*